

Procès en poésie

*(Un bureau. Un poète attend.
Une dame-juge entre.
Il se lève, elle le fait asseoir, s'assoit à son tour,
consulte longuement le dossier.
Silence.)*

ELLE

La poésie est désespérante et obscure.
Qu'avez-vous à répondre à cette vérité ?

LUI

(Surpris)

On peut remplacer un mot par un autre.
Tenez, remplacez poésie par justice.
La justice est désespérante.

ELLE

La perversité fera l'objet d'une prochaine interdiction.

LUI

Puis-je fumer ?

ELLE

C'est interdit.

LUI

(Hésitant)

Vous êtes une femme terrible.

ELLE

Pas d'allusion à mon sexe. C'est interdit.

LUI

Mais...

ELLE

(Exaspérée)

C'est interdit ! Ne vous placez pas toujours à l'endroit interdit. C'est une manie de ceux qui faisaient de la poésie ? Vous devez obtenir à la fin de cette rencontre une certification de conformité, ne l'oubliez pas, sinon...

Parlons rationnellement de plusieurs sujets qui font l'objet... de...

(Rires)

... poésie.

Ma liste...

(Elle allume un ordinateur)

LUI

Ce n'est pas une liste sur papier ?

ELLE

Le papier, c'est fini !

Mais dans quelle grotte vivez-vous ?

LUI

Pour ce qui est du papier !

« La lettre brûlée »

« Adieu, lettre d'amour, adieu ! Elle l'ordonne...

Mais combien j'ai tardé, que ma main fut rétive

À sacrifier au feu la trace de mes joies !...

Puisque l'heure a sonné : brûle, lettre amoureuse.
 Je suis prêt et mon cœur ne veut plus rien entendre.
 Tes feuilles sont touchées par la flamme vorace.
 Un moment ! Un éclair ! Elles flambent... Légère une
 Fumée s'enroule, emportant mes prières.
 Maintenant s'évanouit l'empreinte du cachet
 Et la cire en fondant grésille. Ô cendre
 Humble consolation pour mon destin en deuil
 Demeure à tout jamais sur mon cœur affligé. »
 C'est de Pouchkine.

ELLE

(Tapotant avec son crayon sur l'ordinateur)

Alors... la mer...
 Parlez de la mer.

LUI

« Sur la mer »
 La mer est un pays, à la vérité, bleu.
 Il y a des forêts, des arbres, des montagnes, des dunes,
 Mais de ciel, pas.
 Seul, comme un oiseau frôlant l'écume des choses,
 Le bateau la traverse, la remue, l'ourle.
 C'est la seule idée fulgurante de cette masse liquide.
 La mer est un pays à la vérité bleue.
(Un temps)

C'est de moi !

ELLE

(Dubitative)

Ça doit être de la poésie...
 Vous auriez pu évoquer le plancton, la montée des eaux.

Vous divaguez...

Continuons.

Bon, la séparation. Je vois que vous êtes divorcé ?

LUI

Non, séparé, séparé, je suis contre le divorce.

ELLE

(Autoritaire)

On n'est pas contre le divorce !

LUI

(Levant le doigt pour prendre la parole)

Si, moi, je peux ?

(Elle hoche la tête)

LUI

« Les disparus »

Bien sûr, c'est une folie.

J'ignore les marées, les suites de ciel,

Les va-et-vient de la lune,

La couleur spéciale des jours

À jamais disparus.

Comme une poésie, je me faufile

Entre les rangées de peupliers,

Raisonnement plantés dans le cerveau.

Je hume la mer, proche, je descends la dune ;

Un sein, une paume de main,

De la chair de sable.

Là, tu te rends compte !

Entre les ondulations,
 De l'eau salée, un crabe avorté,
 Un couteau.
 Pas de noyé, ce matin,
 Ni de branche de fleuve exilé de sa berge,

Pas de bouteille à la mer avec du papier bleu,
 Pas de collier de bois
 Flottant comme au cou d'une femme.
 Tu es bien avancé.
 Pas de trace de pas de tes enfants morts.
 Pas de jouets. Heureusement.
 De toi, rien de plus.
 Bien sûr, c'est une folie.
 Je flotte à la surface des choses.

ELLE

Aucun, aucun rapport ! Vous êtes revenu à la mer.

LUI

Comme un noyé...

ELLE

Écoutez, vous ne collez pas au thème.
 Vous ne collez pas !
 Allons, exprimez-vous et je prends des notes.

LUI

(S'excusant)

Je n'ai pas une excellente mémoire !

ELLE

(Agacée)

Alors, lisez !

LUI

« Le Dit des peines »
« Je me suis mêlé au bétail irraisonnable
Et j'en devins le même,
Je devins pauvre en bonnes actions,
Et riche en passions,
Rempli de honte,
Privé de la liberté divine,
Condamné par Dieu,
Pleuré par les anges,
Devenant le rire des fureurs
Formé par ma conscience

Éhonté par les mauvaises actions.
Avant la mort je devins mort.
Et avant le Jugement je méjugé moi-même,
Avant la peine infinie je suis tourmenté
Par moi-même jusqu'au désespoir.»
Sava Nemanjic, poète serbe.

C'est pas de moi !

ELLE

Dites quelque chose de vous !

LUI

(Avec fébrilité)

« La tâche de soleil »

Lumière qui efface les brumes de la conscience...
 Même toi, vieille solitaire,
 Dont le fils mort gît dans ton
 Abîme de souvenirs, de vêtements d'enfants
 Même toi, par ce défaut du rideau funèbre
 Qui couvre mal le jour haï,
 Tu as sur le front
 Cette tache de soleil
 Qui transperce,
 Sans pitié,
 Les cercueils de l'âme.

« Marche »

Nous marchions,
 Solitaires,
 Dans des forêts d'argent,
 L'un contre l'autre,
 Le souffle chaud.
 La glace nous encerclait, des pluies de givre
 Tombaient sur nos corps.
 Je t'aime d'un amour brûlant.

« Faits divers »

J'embrasse ce miroir pour être sûr de tout te donner
 Tout à l'heure.

Comme je suis faible, le sol se dérobe,
 Et le ciel se fait gris,
 Car je l'ai refusé.
 Renaître à la vie,
 Aimer les fleurs qui ne sont pas cueillies,
 Ne pas être couvert de couronnes,

Ne pas dormir toujours :
Je vais être éternel encore une saison.

Les femmes gardent toujours, hélas, de cette vertu
Qui ne leur servira plus,
Un peu à la manière des squelettes
Qui ont toujours leurs dents.

Oui,
J'ai bien dû t'aimer
Car tu ne m'as jamais plu.
Je tremble pour tous ceux dont j'ai peur.

« Sans nom »
Fermer une dernière fois cette porte de chair.
Garder dans son cœur le portrait de l'aimée,
En tirer son courage et toute sa volonté,
Ouvrir les yeux devant un champ de ruines,
Voir son nom inscrit sur cette pierre,
Et deux prénoms chéris envahis par le lierre,
Être chair, sang, lumière,
Et n'avoir plus jamais, ni père, ni mère.

Peut-on haïr son sang et l'esprit qui nous meut ?
S'aimer et faire peur
Croire et désespérer ?
Le fils du Fou me comprendra.

« Les charmes de son âme »
Elle en pâissait d'aise. Son âme est belle et haute !
Et les âmes déchaînées de l'idole et l'amant
Se mouillaient l'une à l'autre,

Comme des berges et l'eau ;
 Et sur un vaisseau magnifique,
 Le cœur de l'homme, superbe et dédaigneux,
 Pourfendait ce cours trouble,
 Semant des vagues pâles,
 Comme les aubes des sceptiques.

« Devant le bouffon de Vélasquez »
 Tourne-toi donc :
 Le Néant, à gauche et à droite de la fenêtre
 Où tu t'exposes.
 Tu regardes ton peintre, attablé avec d'autres.
 Nous sommes des passants indiscrets.
 On te dit bouffon, mais tu ressembles à un mystique,
 À un homme de déraison.
 Gras et grave, comme un arc, vêtu de sombre,
 Prêt à annoncer la fin du monde sans rire.
 Il se trouve que j'exerce mes talents, comme toi,
 Chez des puissants :
 Je les encense, je les vénère, je leur pardonne.
 Ils n'aiment pas de tenue bariolée, ils veulent rire
 Dans des catafalques de bon esprit ;
 On aime me voir gisant et non point gracié.
 On m'habille et me déshabille,
 On me chasse, on me rappelle,
 On m'applaudit enfin.
 D'où me vient cette honte,
 Pourquoi me craches-tu aux yeux,
 Bouffon ?
 Est-ce donc ton repos ce mépris des passants ?

« Don de soi »

Te donner la nuit noire quand la bougie t'agace,
Le poison contre une douleur brève,
Ou bien dessiner le Malin pour apaiser tes craintes,
Ami si négligé pour d'autres importuns,
Reçois ma poésie, fais-en usage, oublie,
Esclave de l'idée que le monde existe.
C'est tout.

ELLE

Ça s'appelle comment, ce livret ?

LUI

Ce recueil ?

ELLE

(Énervée)

Oui, oui !

LUI

« Pluie de cendres ».

ELLE

Un regret de fumeur ?

(Elle rit grassement puis reprenant sérieusement)

Je n'ai pas compris. C'est pour ça que la poésie ne peut plus continuer ?

LUI

*(Il prend un mouchoir,
s'éponge le visage et se tourne vers le public)*

Rêves ne se réalisent qu'en réalité.

C'est ce que lisait le dormeur,
Au frontispice d'un palais d'été.
Il se retourna à droite, puis se coucha bien droit
Sur le dos.
Il songea, dans son rêve, à faire de grandes choses,
Puis l'aube se leva
Et le prince l'imita.

ELLE
Rien, rien compris !
Faites la rentrée des classes. Les crayons. Un truc pour enfants.

LUI
Et ça, c'est permis ?

ELLE
(Gentille)
Oui, c'est de la poésie inoffensive.
Vous avez de la poésie inoffensive ?

LUI
Qui ne fait pas battre le cœur...

ELLE
Sans stress !

LUI
Sans strass.

ELLE
Stress ! Vous ne connaissez pas le français ?

LUI

(Tout bas)

Ce n'est pas du français.

ELLE

Alors ?

LUI

« J'aime l'automne d'abord. »

(La voyant s'assoupir, il répète)

J'aime l'automne d'abord.

(Il le crie la troisième fois)

J'aime l'automne d'abord !

ELLE

(Se réveillant tout à coup)

Ah, c'est bien ça !

LUI

(Il reprend le poème)

« Un ordre personnel »

J'aime l'automne d'abord,

Le printemps ensuite,

L'hiver après et loin derrière, l'été.

La mort dorée de l'été m'est exquise :

La chaleur nostalgique de septembre,

Le dernier bain sur la plage déserte,

L'au revoir aux amours éclatantes,

La nature qui s'en va, et que seul la poésie,

L'hiver, pourra réinventer.

Certes, il y a novembre dans l'automne,

Une traversée de cimetières à attraper un rhume,

Un mois à croix de bois,
 Un bouquet de chrysanthèmes à trente têtes,
 Mais novembre est loin...
 D'abord, il y a la rentrée des classes,
 La connaissance en habits neufs,
 Son odeur maroquine,
 La mise en ordre, l'application,
 Un bourgeonnement de l'intelligence supplantant la nature
 Qui se retire et les livre volettent comme des papillons
 Pour se poser sur des âmes.
 Tout est sérieux, possible, renouvelé à la rentrée.
 Le travail console des loisirs, néon cru sur l'ennui,
 Tout rentre dans l'ordre, semble-t-il.
 Ainsi ai-je été dans ma vie. Reprenons :
 Sérieux à l'enfance... j'aime l'automne.
 Jeune quand il fallait... Le printemps.
 Sans amour, aujourd'hui... L'hiver.
 Et demain, un vieux fou sous un soleil implacable ?
 Que l'on m'aime, me haïsse, me tolère, bon !
 Mais j'aime les saisons à l'envers,
 Écrivant,
 Vivant,
 Dans un ordre très personnel.

ELLE

(Excédée)

Ah ! Personnel ! Toujours moi, moi ! Ma vision du monde !

(Défaisant ses cheveux)

Et sur l'été vous n'avez rien ?

LUI

(Cherchant fébrilement)

« L'été revient ! »

« L'été revient. »

L'ami,

L'excellent ami,

Le fidèle jusqu'au bout du peu,

A allumé les feux de la Saint-Jean.

Toutes les peines sont oubliées, les nôtres

Et celles de la patrie.

La flamme monte dans nos poitrines.

La gorge est sèche. Il faut boire.

Compter sur lui. Sur la moisson. Être dans

Le champ, en plein midi. Sans ombre sur la tête,

Avec des arbres déracinés qui gênent la marche.

La nuit a peu de pouvoir, alors,

En plein midi.

Et lui, cet autre, cette nostalgie dû

Jamais traversé, revient toujours au passé.

Plus rien n'est comme avant, l'hiver est

Ramassé, le printemps, trop jeune, écourté.

Tous mes parents sont morts (ou pas ?

Ma vie est une Serbie sans port, encerclée, digne,

Blessée, et le soleil luit, les nuages

Enjambent les jeunes nations, l'ami s'étire,

En plein midi, été, été parti, froid qui chauffe,

Désolé, et qui revient de loin, belle

Saison pour autrui.

ELLE

(*Un temps*)

Et sur moi, vous n'auriez rien ?

LUI

(Réfléchissant)

Peut-être...

(Il sourit)

Soljénitsyne !... Mais ce n'est pas de la poésie... Vous permettez ?

(Il lit)

« La patte d'une lionne »

« À propos, où sont nos juges d'antan, ces vénérables vieillards à barbe blanche ?

Nos palais de justice sont maintenant remplis de femmes industrielles et rusées : celle-ci a les cheveux comme une crinière, une manière de parler dure et masculine, et, quand elle frémit, pénétrée par la signification élevée de ses propres paroles, sa voix acquiert des vibrations métalliques.

Dès que le procès prend un cours qui ne lui convient pas, elle devient furieuse, frappe le sol de sa queue, rougit de tension intérieure, interrompt les témoins qui lui déplaisent, essaie d'intimider (...)

Avec une jugesse aussi énergique, le procureur n'a plus rien à faire. »

(Riant de sa propre facétie)

Alexandre Soljenitsyne. *L'Archipel du Goulag.*

ELLE

(Très sévère)

Nous sommes au procès de la poésie... enfin, au vôtre !

Enfin, reprenons.

(Silence et longs regards échangés)

Et l'amour ?